

Deux portraits du Québec

Louis Caron, *Les Fils de la liberté. Le coup de poing*, Montréal, Boréal, 1990, 365 p.

Georges Dor, *Il neige, amour...*, Montréal, Québec/Amérique, 1990 189 p.

Jean Jonassaint

Numéro 61, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38402ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jonassaint, J. (1991). Compte rendu de [Deux portraits du Québec / Louis Caron, *Les Fils de la liberté. Le coup de poing*, Montréal, Boréal, 1990, 365 p. / Georges Dor, *Il neige, amour...*, Montréal, Québec/Amérique, 1990 189 p.] *Lettres québécoises*, (61), 19–20.

Louis Caron, *Les Fils de la liberté. Le coup de poing*, Montréal, Boréal, 1990, 365 p., 22,95 \$
Georges Dor, *Il neige, amour...*, Montréal, Québec/Amérique, 1990 189 p., 18,95 \$

Deux portraits du Québec

ROMAN
Jean Jonassaint

Généralement les grandes œuvres romanesques sont polyphoniques.

Elles allient efficacement l'individuel au collectif, les valeurs d'aujourd'hui et celles d'hier, les cultures classiques et populaires. L'entreprise de Louis Caron avec la saga des *Fils de la liberté*, notamment le dernier volume, *Le Coup de poing*, comme le récent roman de Georges Dor, *Il neige, amour...*, se veut de cette tradition.

Une écriture besogneuse

Dans son roman, Caron tente de transcender les frontières entre le passé et le présent, le familial et le national, les traditions européennes et américaines. L'aventure de Jean-Michel Bellerose et sa compagne, Lucie Courchesne, dans le FLQ d'octobre 1970, au-delà des époques, rejoint le geste et la figure tutélaire de l'ancêtre Hyacinthe Bellerose — l'homme de la révolte de 1837, le personnage central du *Canard de bois* — par la voix et la mémoire de l'oncle Bruno, lui, qui a échoué sur les traces entrepreneuriales du grand-père, Timothy Burke alias Tim Bellerose, le héros tragique de *La Corne de brume*.

Malheureusement, cet épique ou tragique épisode de l'histoire québécoise est narré d'une manière trop didactique ou besogneuse pour plaire vraiment. La remontée du cours du temps qui ponctue et amplifie l'aventure de la cellule Papineau fait problème. Le recours au passé pour éclairer le présent des protagonistes est forcé, tordu comme la filiation de Jean-Michel à Hyacinthe Bellerose. Ce dernier n'a pas eu de progéniture, Timothy Burke est un enfant adoptif qui s'est approprié à l'âge adulte du nom de Bellerose.

Ce fils d'Irlandais, élevé à l'école anglaise grâce à la générosité de la métisse, Marie-Moitié, ne s'identifie aux Canadiens-français qu'à travers la figure du père adoptif qui est un exclu de sa famille, de son village et de son pays (voir *Le Canard de bois*). Et Tim, lui-même, est un atypique qui est perçu comme tel (voir: *La Corne de brume*). Cette lignée (canadienne-française)

des Bellerose est fautive, du moins tronquée. Elle s'inscrit dans une rupture avec le groupe, rupture tant symbolique que génétique qu'incarnent tour à tour Hyacinthe et Tim.

Mais pourquoi Caron n'a-t-il pas su trouver dans le groupe canadien-français proprement dit une figure de héros? La question est ouverte, elle en appelle d'autres. Ce dernier tome était-il bien nécessaire aux *Fils de la liberté*? Ce cycle de la genèse du Québec moderne n'était-il pas bien bouclé avec ce portrait saisissant de la mutation socio-économique du tournant du siècle dans *La Corne de brume*? **Cette saga en trois volumes répond-elle à un effet de mode pour vendre du papier à un public rompu aux téléfeuilletons et de plus en plus friand d'histoires à suivre?**

En fait, le récit des derniers jours d'une cellule du FLQ ne nécessitait nullement de remonter le passé des personnages, et encore moins de lier leur destin à celui d'un acteur de la révolte de 1837. Mais Caron semble croire que conter l'Histoire (avec un grand H, comme on dit) d'un pays passe obligatoirement par des faits connus, réputés historiques. Ou encore qu'il faille noircir quelque trois cents pages pour faire une fresque.

Un émouvant récit poétique

Contrairement à Caron, Georges Dor, avec *Il neige, amour...*, arrive sans recourir à des événements historiques, et avec une exceptionnelle économie d'écriture, à raconter le Québec. Inventif, il sait inscrire le poétique au creux du narratif, l'historique au cœur de l'intime. En ce sens, son récit des amours d'un homme dans la cinquantaine et d'une violoncelliste de vingt-trois ans est un petit bijou d'histoire du Québec des années 1930-1980. En effet, au fil de la relecture de son journal intime à sa retraite d'Oka, par bribes, Causapscal Beauséjour nous fait revivre au-delà de sa relation avec Neige, fille unique de son premier amour de jeunesse, le



Louis Caron

Québec d'hier et d'aujourd'hui. Une société rurale qui se meut en riche pays industriel qu'il n'a cessé de questionner avec une légère gravité à travers ses gens, ses institutions ou ses espaces.

L'une des richesses de ce livre est son parti pris pour le fragmentaire et le réflexif. Aussi, à la manière de Causapscal Beauséjour relisant son journal, au détour de chaque page, on souhaiterait constituer son florilège d'extraits sublimes, à relire, à annoter ou à méditer, malgré leur consonance sacrée ou archaïque, comme celui-ci:

J'ai souvent rêvé que nous étions enneigés, enveloppés tous les deux dans un linceul immaculé et froid [...] Peut-être, ajouta-t-il d'une voix faible, seule la mort, la blancheur suprême, nous rendra-t-elle la lumière entrevue au-delà de nos baisers. (p. 177-178)

Mais cette mystique, qui travaille le texte, emporte l'adhésion du lecteur, autant que les amours de Causapscal, se modulant au rythme des saisons et de l'espace québécois, fascinent. Malgré les nombreuses et inutiles répétitions du prénom du personnage principal, Causapscal, le texte est superbement écrit. Georges Dor atteint avec ce roman une finesse d'écriture qui sied tant à la candeur et à la tendresse de ses personnages qu'à son amour charnel du Québec, notamment de la péninsule gaspésienne dont l'auteur nous offre des descriptions inoubliables (voir entre autres les pages 12-31 et 125-142).

C'est un émouvant récit poétique qui ne laisse nullement indifférent. Il interpelle surtout les hommes d'une certaine génération — qui a connu la toute-puissance de l'Église québécoise et les largesses de la Révolution tranquille — dans leurs fondements mêmes: leur rapport au Pouvoir, au Sacré et à l'Amour. Ce n'est pas un hasard si ce livre se ferme sur une confession où le narrateur avoue avoir péché contre l'amour. Ce retour au religieux inquiète et rassure à la fois: il témoigne de la probité d'un écrivain qui assume pleinement ses pulsions et ses contradictions.

Rares, aujourd'hui, sont les romans qui nous forcent à questionner nos préjugés, à excercer notre liberté de conscience. En voilà un qui — par l'anachronisme apparent de ses protagonistes — nous y convie admirablement, et il ne faudrait pas que la signature de Dor, le chanteur populaire, le chantre de la Manic, vous arrête lecteur ou lectrice. Et ce risque nous guette d'autant que Dor ne cesse, d'une entrevue à l'autre, de sous-estimer la valeur de son livre. Ainsi, il affirme à *La Presse canadienne* que «s'il avait eu la capacité intellectuelle requise, il aurait fait de l'histoire [de] Causapscal Beauséjour un imposant roman de quatre cents pages en fouillant davantage les personnages et situations» (*La Presse*, 21 décembre 1990, p. C-3).

Que d'effacement et d'égarement! Dire qu'une bonne part de l'efficace beauté de ce récit réside justement dans sa brièveté et l'inachèvement tout poétique de ses personnages! **Lq**



Georges Dor

